

CHAPITRE 2 : LES PREMIÈRES RECHERCHES SUR LE SITE ANTIQUE D'OEDENBURG

Longtemps méconnu car il était masqué par un village médiéval dénommé Oedenburg¹, puis par les ruines de cette bourgade, le site antique de Biesheim-Kunheim n'a été découvert qu'à la fin du 18^e siècle, lors de la mise au jour de vestiges conséquents. Après les premières interventions d'envergure limitée entreprises au début du 19^e siècle et un certain nombre d'avancées liées à des travaux ponctuels de canalisation dans les années 1860-1880, le site retombe dans l'oubli jusqu'en 1960.

Lorsqu'en 1551, dans son ouvrage *Rerum Germanicarum*, l'humaniste Beatus Rhenanus, ami d'Érasme, énumère les nombreux sites gallo-romains d'Alsace qu'il connaît, il ne signale pas l'existence de vestiges de cette période entre Biesheim et Kunheim². Ses recherches étant fondées sur les itinéraires antiques, il mentionne uniquement *Mons Brisiacus* pour les bords du Rhin et assimile le site antique d'*Argentovaria*, situé sur les différents Itinéraires entre *Augusta Raurica* et *Argentoratum*, avec Horbourg dont il connaît bien le passé romain³.

Sans doute le site romain localisé entre Biesheim et Kunheim passait-il inaperçu à cette époque, car il devait alors être masqué par le village médiéval qui le recouvrait, village dont l'existence est signalée sur la toute première carte topographique de l'Alsace (1576) due à l'architecte strasbourgeois D. Specklin. Ce village, dénommé Edenburg, est situé à mi-chemin entre les communes de Biesheim et de Kunheim, légèrement à l'ouest d'un cours d'eau phréatique appelé l'Ischert qui coule presque parallèlement au Rhin (fig. couleur 1).

Environ un siècle plus tard, Edenburg apparaît encore dans la *Topographia* de M. Mérian. Sur cette dernière carte datée de 1643, le village d'Oedenburg est matérialisé par un clocher, dont l'existence est restée présente jusqu'à nos jours à travers le toponyme du lieu-dit, «Altkirch»⁴, signifiant «vieille église».

En 1759, dans son *Alsatia Illustrata*, J.-D. Schoepflin cite Edenbourg parmi les villages disparus⁵, sans doute détruit durant la guerre de Trente Ans, à l'occasion du siège de Breisach en 1638. Pas plus que Beatus Rhenanus, Schoepflin ne signale la présence d'antiquités romaines dans ce secteur, mais son traducteur, L. W. Ravenez, rappelle que ce dernier «ne s'est préoccupé que des localités qui avaient une existence officielle, constatée par des monuments écrits de l'antiquité» alors qu'«il lui aurait été facile de retrouver les débris de plusieurs Villa éparses dans nos campagnes»⁶.

¹ L'orthographe du nom de ce village diffère selon les auteurs ; on trouve les mentions Edenburg, Edenbourg, Edeburg, Oedenburg ou Oedenbourg. Nous avons gardé l'orthographe propre de chaque auteur cité. Aujourd'hui, un consensus s'est établi autour de l'orthographe Oedenburg.

² Beatus Rhenanus, *Rerum Germanicarum*, livre III (Bâle 1551) 153 et 278. – Une relecture attentive de cet ouvrage permet d'affirmer que Beatus Rhenanus n'avait effectivement pas connaissance du site antique d'Oedenburg, bien qu'un certain nombre de publications récentes fasse état du contraire.

³ Beatus Rhenanus, *Rerum Germanicarum* (voir note 2) 258.

⁴ Les vestiges de cette église ont été en partie fouillés par H. U. Nuber et G. Seitz en 2005-2006, dans le cadre des fouilles récentes.

⁵ J. D. Schoepflin, *Alsatia Illustrata*, vol. II (Strasbourg 1759) 445. – Considéré comme le premier véritable historien de l'Alsace, Jean-Daniel Schoepflin collecte sur le terrain les données nécessaires à son travail et réunit une importante collection ; celle-ci est exposée dans le chœur du Temple-Neuf à Strasbourg et sera malheureusement détruite lors du bombardement prussien de 1870.

⁶ L. W. Ravenez, *L'Alsace illustrée ou recherches sur l'Alsace pendant la domination des Celtes, des Romains, des Francs, des Allemands et des Français*, tome 1 (Mulhouse 1849-1852) 595. – Il s'agit de la traduction de l'ouvrage de Schoepflin (voir note 5), auquel Ravenez fera quelques ajouts ponctuels, à la lumière des connaissances nouvelles.

PREMIÈRES MENTIONS : UN SITE CONSIDÉRÉ COMME UNE VÉRITABLE VILLE À LA FIN DU 18^e S.

Il faut attendre la fin du 18^e siècle pour qu'enfin l'existence d'un vaste site gallo-romain soit reconnue à l'emplacement du village disparu d'Oedenburg, à la faveur de la découverte de quelques vestiges significatifs.

C'est en effet sous la plume de l'abbé Grandidier, savant strasbourgeois, philologue, archéologue et historien de l'Alsace, que paraît en 1787 la première publication relatant l'existence d'un site romain *»au milieu des ruines du village d'Edenburg«*. Grandidier identifie cet endroit comme l'antique Olino et il énumère quelques trouvailles : *»différents vases étrusques, des monnaies depuis Auguste jusqu'aux fils de Constantin, le buste d'un athlète en pierre, des briques marquées du nom de la légion vingt & unième, qu'on découvrit en 1774 dans l'emplacement qu'occupait ce village«*⁷. Grandidier a eu connaissance de ces vestiges par l'intermédiaire d'un autre historien, passionné par le site romain de Horbourg, le pasteur Billing⁸ qui lui-même avait vraisemblablement été renseigné par un troisième personnage, J.-J. Oberlin. Ce dernier était le rédacteur de l'Almanach d'Alsace, une revue annuelle de très petit format, qui rapporte sur quelques pages en fin d'ouvrage les découvertes archéologiques et historiques les plus marquantes de l'époque⁹. Il avait reçu en 1778 une lettre de G. Morel, médecin de l'hôpital militaire de Colmar et il la publiera ultérieurement dans l'Almanach d'Alsace de 1789¹⁰. Cette lettre offre des informations particulièrement importantes sur l'état d'*»Edenburg aux environs de Neuf-Brisach«* à la fin du 18^e siècle, puisqu'elle mentionne clairement la présence de ruines visibles, leur large extension, ainsi que l'importance des pratiques répétées d'épierrements menées sur le site¹¹. Morel signale en effet que *»les ruines, qu'on y voit encore, malgré la grande quantité de pierres qu'on n'a cessé d'en enlever depuis longtemps, démontrent, que cet endroit s'étendait depuis la route du Rhin jusqu'à la rive occidentale de ce fleuve et qu'il doit avoir été une ville considérable du temps des Romains«*. Il est ainsi le premier à prendre conscience du grand intérêt du site, qu'il identifie clairement comme une ville d'époque romaine. Il rend compte par ailleurs d'une activité mal mesurable, mais qui semble particulièrement importante pour cette époque, puisqu'*»on tire encore aujourd'hui de ses fouilles quantité de fragments de vases ornés de figures, de terre cuite blanche, grise et rouge ...«*¹². On ne sait ce qu'il advint de tous ces vestiges, à part ceux qui sont entrés en possession de Morel, c'est-à-dire

⁷ Abbé Grandidier, Histoire ecclésiastique, militaire, civile et littéraire de la Province d'Alsace dédiée au Roi, t. 1 (Strasbourg 1787) 24-25 et 198.

⁸ D'après F. X. Kraus, Kunst und Alterthum in Elsass-Lothringen (Strassburg 1884) 491.

⁹ C'est notamment grâce à cette publication qu'avaient paru en 1784 les résultats des fouilles du pasteur Billing à Horbourg.

¹⁰ G. Morel, Remarques sur le monument ci-joint : L'athlète découvert à Edenbourg, aux environs de Neuf-Brisach en 1770. Almanach d'Alsace 1789, 294-296.

¹¹ La première cause d'épierrement du site antique doit certainement être rapportée à la construction de la Villeneuve-lès-Brisach (ou La Villeneuve-Saint-Louis), ville dont la création *ex nihilo* a été décidée en 1674 par Louis XIV pour abriter le Conseil Souverain d'Alsace. – Voir N. Wilsdorf-Collet, Le Conseil Souverain au XVII^e siècle : La Villeneuve de Brisach et le milieu parlementaire. In : Colmar et le Conseil Souverain d'Alsace, 1698-1790 (Colmar 1998) 19-27. – Installée sur une île face à Breisach, cette ville, capitale judiciaire de l'Alsace, était dotée d'une fortification puissante dont les plans

ont été dressés par Vauban ; un fort, une église, le couvent des Récollets, des bâtiments publics et le palais du Conseil Souverain nécessitèrent une grande quantité de pierres de taille. – D'après F. Brockhoff, Geschichte der Stadt und Festung Neubreisach im Elsass (Neuf-Brisach 1903) 53, on sait qu'alors le village et l'église de Biesheim, en ruines, ont servi de sources de matériaux de construction ; on peut supposer qu'il en a été de même pour les ruines d'Oedenburg, toutes proches. – En 1697, le Rhin redevient frontière lors du traité de Ryswick, ce qui entraîne la démolition de La Villeneuve qui pouvait servir de tête de pont face à Breisach. L'existence de cette ville fut donc éphémère. D'après A. Coste, Notice historique et topographique sur la ville de Vieux-Brisach, avec le plan de la ville en 1692 (Mulhouse 1860) *»les matériaux provenant de la démolition des maisons de la ville de Saint-Louis«* serviront en partie à la construction de la forteresse de Neuf-Brisach. À cette occasion, le site antique d'Oedenburg a sans doute aussi pu servir à nouveau de carrière.

¹² G. Morel, Remarques (voir note 10) 295.

deux briques avec la légende »SLXXI«, de nombreuses »*médailles*« de bronze et surtout un bas-relief en grès représentant un »athlète«, découvert en 1770¹³ (fig. 2.1).

Par ses qualités artistiques et l'émotion qui s'en dégage, ce bas-relief constitue une des œuvres antiques majeures de la région¹⁴. Le bloc de grès, large de 58 cm, haut de 53 cm et épais de 18 cm, est incomplet. Il ne constitue qu'une partie d'une sculpture plus importante, puisqu'il manque la partie inférieure tout comme la partie droite. La scène montre un personnage masculin, le torse nu avec des muscles bien modelés, le bras droit baissé (brisé au-dessus du coude), le gauche à demi levé et replié en une attitude défensive, la main refermée. Le visage barbu, encadré de cheveux courts et bouclés, est expressif ; le regard est tourné vers la gauche et le haut.



Fig. 2.1 Bas-relief de grès, découvert en 1770 (Musée d'Unterlinden, Colmar).

¹³ Grandidier mentionnait l'année 1774, mais il tenait ses renseignements de deuxième main.

¹⁴ L'Almanach d'Alsace de 1789 publie un dessin du bas-relief. Celui-ci a été donné au musée de Colmar en 1842 par le fils du docteur Morel, alors maire de Colmar.

Le bas-relief est très vite considéré comme un chef d'œuvre. En 1866, le *«précieux bas-relief»* est décrit comme *«un athlète ou ... un soldat combattant contre un cavalier»*, hypothèse suggérée par l'orientation du regard, tourné vers le haut¹⁵. Plus tard, É. Espérandieu¹⁶ décrit le personnage comme un *«homme nu fuyant vers la gauche et se protégeant le corps du bras droit»* et l'interprète *«peut-être comme un Niobide»*. En fait, le fragment de bas-relief s'insère dans la tradition des scènes de gigantomachie illustrant le combat entre les dieux et les géants ; ces scènes, représentées sur les monuments hellénistiques de l'école de Pergame, ont fortement et durablement influencé la sculpture romaine. Une étude récente¹⁷ conforte cette interprétation. Pour L. Block, le fragment conservé constituerait le quart supérieur gauche d'un relief plus grand, montrant un géant agenouillé face à une divinité. Si on ne peut préciser en l'état la destination de cette frise, qui pouvait orner un temple ou un bâtiment civil, on peut envisager une datation aux alentours de 200 ap. J.-C.

LES PREMIÈRES INTERVENTIONS PONCTUELLES AU DÉBUT DU 19^e SIÈCLE

Les travaux d'épierrement du site ont été poursuivis au début du 19^e siècle. Ils sont parfois associés à des fouilles ponctuelles, sans doute motivées par un certain nombre de légendes évoquant l'existence de trésors enfouis sur le site d'Oedenburg.

C'est ainsi qu'en 1820, le propriétaire du lieu-dit «Altkirch» décida de creuser dans un monticule, mais il ne trouva que des objets sans valeur à ses yeux ; en revanche, les pierres qu'il mit au jour avaient beaucoup plus d'intérêt et il entreprit de les arracher et de les vendre¹⁸. Dans un manuscrit de 1824 longtemps méconnu, conservé à la Bibliothèque Universitaire de Strasbourg, l'historien Ph. de Golbéry rend compte de ces sondages¹⁹. En préambule, il explique l'origine du toponyme Oedenbourg ou Édenbourg : bourg est la terminaison ordinaire d'un lieu où se tenait un fort ; *«oede, ede implique l'idée de la dévastation et signifie désert, abandonné, ruiné»*²⁰. Il signale la réalisation d'excavations sur le site, car *«les cultivateurs résolurent [...] d'y faire l'extraction de quelques pierres, tant pour les vendre comme matériaux de construction que pour améliorer leurs propriétés»* et il insiste sur l'importance des creusements, précisant qu' *«on avait fait une coupe verticale de la hauteur de près de 15 pieds [...]»*. Il rapporte la présence de trois couches archéologiques superposées : la première avec des tombes médiévales en grande quantité, puis *«plus bas ... on mit à jour une croûte assez épaisse, composée d'un fort ciment dans lequel la brique se joignait au mortier»* (peut-être s'agit-il d'un sol d'hypocauste en terrazzo), enfin *«plus bas encore, on mit au jour des fragments de poterie romaine à figures»*. Il signale en outre que, vers le Nord, *«on remarqua de grandes briques. Malheureusement elles furent dispersées par les ouvriers et ce fait est très regrettable»*. Enfin, il constate la présence de fondations et de murailles, mais il ne parvient pas à identifier la nature du bâtiment.

¹⁵ D'après Ch. Goutzwiler, Catalogue du musée de Colmar, musée lapidaire (Colmar 1866) 115 n° 1, le bas-relief provient de *«Biesheim (Oedenbourg, Olino)»*.

¹⁶ E. Espérandieu, Recueil général des bas-reliefs, statues et bustes de la Gaule romaine, t. 7, 1, Germanie supérieure (Paris 1918) n° 5475.

¹⁷ L. Block, Ein Gigantenrelief aus Oedenburg (Biesheim-Kunheim, Haut-Rhin, Frankreich). Archäologisches Korrespondenzblatt 33, 2003, 577-584.

¹⁸ J. Moellers (et Reusch), Die römischen Altertümer im Museum zu Altkirch. Jahresbericht über das Progymnasium zu Altkirch für das Schuljahr 1882-1883, 5.

¹⁹ Ph. de Golbéry, Mémoire sur quelques antiquités celtiques, Romaines et du Moyen-âge trouvées à Edenbourg, département du Haut-Rhin, envoyé à l'académie royale des Inscriptions et Belles Lettres le 11 juin 1824 (manuscrit BNU, Als. 212, fol. 51). Il date toutefois ces sondages de 1822.

²⁰ Quelques années plus tard, il complète son analyse du nom du village disparu d'Edenbourg : *«comme il n'avait pas pris son nom de sa destruction, il faut supposer que Ede ou plutôt Cede désignait une dévastation antérieure»* Ph. de Golbéry, Antiquités de l'Alsace (Mulhouse 1828) 125.

Ultérieurement, il donnera ses notes à L. W. Ravenez qui les intégrera dans son travail de traduction de l'Alsatia Illustrata de J.-D. Schoepflin²¹.

La localisation de ces fouilles est précisée très utilement par A. Cestre. Elles ont en effet été effectuées en bordure même de la route qui relie Biesheim et Kunheim «*car l'administration des ponts et chaussées fit cesser les travaux qui devenaient un danger pour le public, puisque la voûte s'avavançait sous la route*»²². Ce sont donc certainement ces différentes interventions qui ont ponctuellement perturbé la partie occidentale de la forteresse valentinienne accolée à la route actuelle.

C'est durant cette même période que fut creusé le canal du Rhône au Rhin (1792-1834)²³, qui traverse du Sud au Nord la partie occidentale du ban communal de Biesheim. Son tracé passe en marge de l'agglomération antique, mais recoupe un secteur funéraire antique qui a livré en 1983 et 1987 une quarantaine de tombes datées entre les 1^{er} et 4^e siècles²⁴. On y découvrit «*beaucoup de médailles*» (c'est-à-dire des monnaies). Toutefois, l'emplacement de la découverte, dans les alentours immédiats de Kunheim, n'est pas précisé davantage²⁵.

Avec les années 1850, en Alsace comme dans toute l'Europe, on assiste à un engouement nouveau pour l'histoire et aussi pour l'archéologie. Ce goût pour l'Antiquité est attesté par la création de nombreuses sociétés savantes et des grands musées archéologiques européens. En Alsace, le musée d'Unterlinden est fondé en 1847, la Société pour la Conservation des Monuments Historiques et son musée²⁶ en 1855. Sous l'impulsion de cette Société, et dans la lignée des recherches initiées par J. G. Schweighauser et Ph. de Golbéry, l'intérêt pour les vestiges archéologiques grandit rapidement, d'autant plus qu'il est fortement encouragé – voire incité – par Napoléon III lui-même. La plupart des historiens locaux participent activement à la Commission pour la Topographie des Gaules et s'intéressent aux tracés des voies romaines en Alsace. D'autres se querellent pour l'identification d'Argentovaria, qu'ils placent en divers endroits, sans toutefois évoquer à ce sujet le site gallo-romain d'Oedenburg. L'un de ces historiens, A. Coste, travaille plus particulièrement sur le secteur compris entre Sélestat et Neuf-Brisach. Il publie un certain nombre d'articles sur les deux sujets évoqués précédemment, mais il se contente de reprendre les conclusions de ses prédécesseurs pour le site d'Oedenburg, où «*se trouvaient les dernières habitations dépendant du Mont-Brisach qui s'étendait jusque là*» et où les fouilles ont livré «*des vases d'une belle conservation, des briques et des portions de murailles romaines d'une assez grande étendue*»²⁷.

UNE NOUVELLE PAGE AVEC LE CREUSEMENT DU CANAL D'ALIMENTATION

À l'occasion du creusement du canal d'alimentation reliant le Rhin au canal du Rhône-au-Rhin, de nouvelles découvertes sont effectuées. Elles sont très rapidement publiées, dès 1868, avec un plan de situation (fig. 2.2)²⁸. Ce canal traverse une zone de trois kilomètres «*où les champs sont parsemés de fragments de*

²¹ L. G. Ravenez, L'Alsace illustrée (voir note 6) 596-597.

²² A. Cestre, Musée de la ville d'Altkirch. Ruines d'Oedenburg sur le Rhin (Banlieue de Biesheim). Journal d'Altkirch 1884, 6.

²³ Appelé canal Napoléon à l'époque de sa construction.

²⁴ Fouilles de l'Association Archéologique de Biesheim, sous la direction de P. Biellmann. – Les résultats ont été publiés récemment ; voir P. Biellmann, Une nécropole du Bas-Empire à Oedenburg (Biesheim-Kunheim). Annuaire de la Société d'Histoire de la Hardt et du Ried 14, 2002, 8-20 ; P. Biellmann, La nécropole ouest d'Oedenburg. Annuaire de la Société d'Histoire de la Hardt et du Ried 15, 2002, 5-21.

²⁵ Ph. de Golbéry, Coup d'œil rapide sur l'histoire et les antiquités du département du Haut-Rhin (Mulhouse 1831).

²⁶ Les collections de cette Société formeront ultérieurement le fonds des musées strasbourgeois, dont l'actuel musée archéologique.

²⁷ A. Coste, Argentovaria, station gallo-romaine d'Alsace. Revue d'Alsace 9, 1858, 67-95 ; A. Coste, L'Alsace romaine. Études archéologiques (Mulhouse 1859) 68 et 80.

²⁸ J.-J. Dietrich, Rapport sur des antiquités trouvées aux environs de Colmar. Bulletin de la Société pour la Conservation des Monuments Historiques d'Alsace 6, 1868, 98-100.

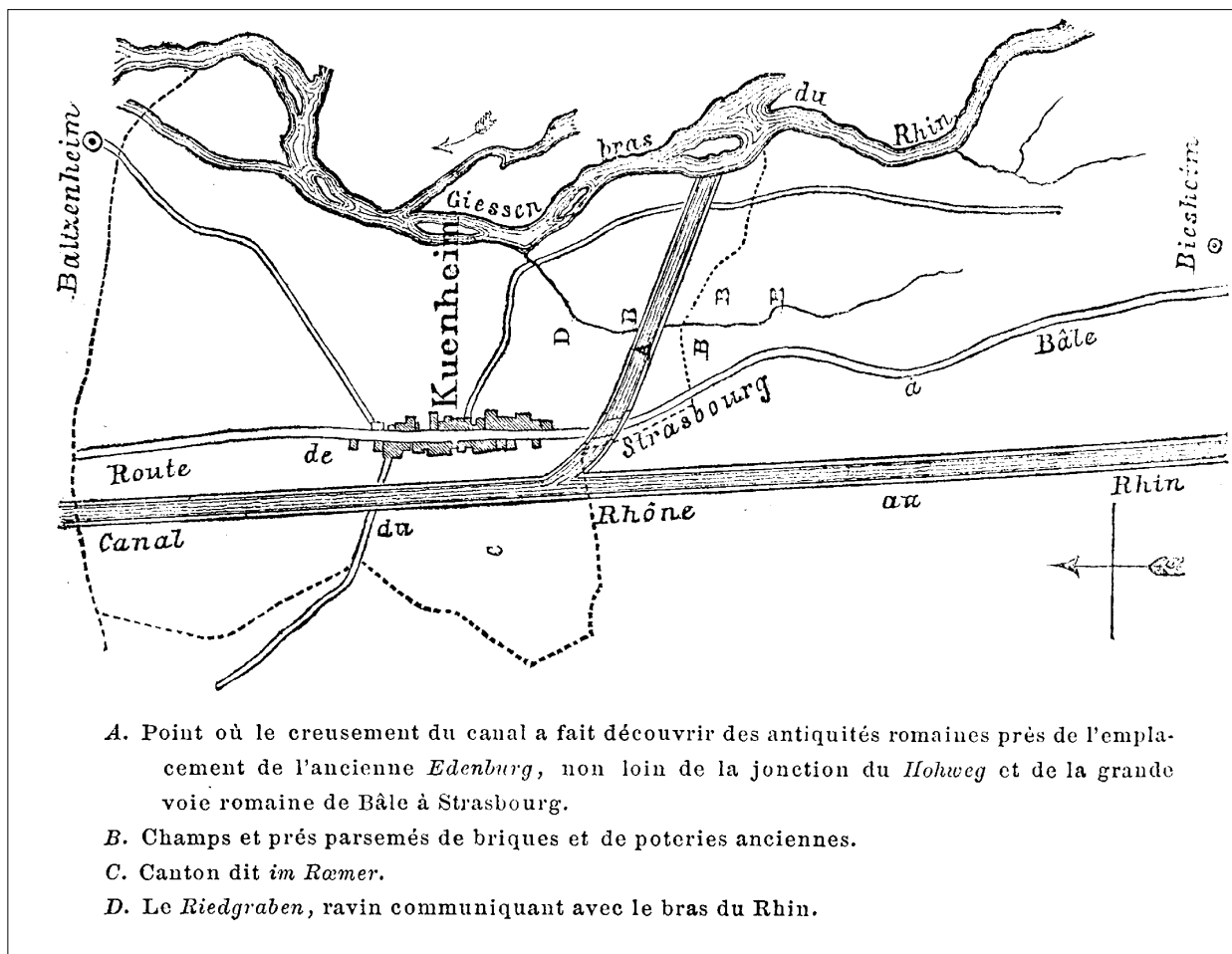


Fig. 2.2 Carte de J.-J. Dietrich figurant les travaux effectués lors du percement du canal d'alimentation (1868).

vases et d'amphores de tuileaux, de plaques de mortier» et ou «les terrains mouvementés et ondulés font pressentir de nombreuses substructions». L'auteur de ces lignes, J.-J. Dietrich, réalise que c'est «une cité entière qui nous livre une partie des trésors qu'elle tenait cachés depuis quinze siècles». Il observe aussi la présence d'une dépression due à «un courant rapide qui a creusé une sorte de lit au milieu des habitations», confirmant que la trace d'un ancien méandre du Rhin, le Riedgraben, était encore nettement visible à son époque.

Lors de l'assemblée générale de la Société pour la Conservation des Monuments Historiques d'Alsace, en décembre 1868, l'architecte Ringeisen apporte des compléments d'information ; il évoque en effet la découverte de nombreux pieux de bois et les interprète comme des pilotis qui «semblent indiquer quelque établissement lacustre»²⁹. En réalité, ces bois témoignent plutôt de travaux d'aménagements effectués à l'époque romaine pour canaliser les chenaux qui sillonnaient le site. C'est ainsi d'ailleurs que les interprète A. Cestre, affirmant que ces poteaux en bois «jadis formaient quais le long du *Rhü-œd-graben*»³⁰.

²⁹ A. Ringeisen, Bulletin de la Société pour la Conservation des Monuments Historiques d'Alsace 6, 1868, procès verbal du 10 décembre 1868, 63.

³⁰ A. Cestre, Musée de la ville d'Altkirch (voir note 22).

Lors du creusement du canal d'alimentation, les découvertes mobilières sont nombreuses : des monnaies, des céramiques sigillées, des outils en fer, des tuiles avec la marque de la huitième légion, *»dont la présence n'avait pas encore été signalée de ce côté de l'Alsace«* ainsi qu'une dizaine de grandes amphores³¹, une grande agrafe³², un bracelet en bronze³³ et une statuette en bronze que Dietrich identifie comme une femme drapée, mais qui représente en réalité un génie (fig. 2.3).

Le sort de ces trouvailles est très variable ; beaucoup de vestiges sont détruits. Une lettre envoyée par la commune de Kunheim à la Société pour la Conservation des Monuments Historiques d'Alsace attire l'attention sur ces destructions. Il est décidé que *»des primes seront offertes aux ouvriers selon le soin qu'ils auront apporté à l'exhumation des objets par eux trouvés«*³⁴. Ces mesures ne semblent avoir eu guère d'effet, car *»l'indifférence des ouvriers fut cause que la presque totalité (des objets).. fut rejetée dans les remblais et qu'une partie ... seulement fut sauvée et déposée au Musée de Colmar«*³⁵. Ces rares dépôts sont dus à A. Cestre, conducteur des travaux du Rhin, et à plusieurs particuliers dont le registre des dons du musée d'Unterlinden conserve les noms³⁶. On sait par ailleurs que l'ingénieur chargé du canal, nommé Gauckler, a réuni une collection³⁷ mais on ne sait ce qu'elle est devenue.

LES CONNAISSANCES À LA FIN DU 19^e SIÈCLE

En 1877, un fossé latéral au canal d'alimentation, entre ce dernier et le cours du Riedgraben, est ouvert ; destiné à *»faciliter l'écoulement des eaux du fossé du Rhü-œd-graben«* (ou Riedgraben), il amena une nouvelle série de découvertes car ce fossé *»a fait voir le prolongement des caves de la villa ...; leur sol n'était guère à plus de 1 m au-dessous du niveau du sol naturel, où gisent les débris«*³⁸. La même année, A. Cestre dépose un important lot d'objets au musée d'Altkirch (qu'il contribue à créer avec J.-G. Stoffel) et en publie un inventaire très détaillé³⁹. Il s'agit essentiellement de fragments de céramiques communes ou sigillées, d'amphores, d'éléments de meules, de monnaies et de poteaux en bois. Il fait don au musée d'Altkirch d'une carte en couleurs qu'il a dressée en 1877, représentant le site d'Ædenbourg et ses envi-

³¹ Seule l'une d'entre elles a été préservée ; elle est entrée dans les collections du musée d'Unterlinden (inv. Ap 793) et est actuellement présentée au musée gallo-romain de Biesheim.

³² Il s'agit vraisemblablement d'une fibule puisque G. Bleicher et F. Faudel signalent l'existence dans la collection Gutmann de deux fibules en arbalète, longues de 7 et 8 cm, provenant d'Oedenburg (G. Bleicher / F. Faudel, Matériaux pour une étude préhistorique de l'Alsace, 4^e publication. Bull. Soc. Hist. Nat. de Colmar 24^e, 25^e et 26^e année, 1885, 281, n° 2 et 3). – En 1894, le dessin d'une de ces fibules est publié par Ch. Winkler / K. Gutmann, Leitfaden zur Erkennung der heimischen Altertümer (Colmar 1894) n° 157. – Plus tard, une partie de la collection Gutmann, avec cette fibule, a été déposée au Musée des Antiquités Nationales à Saint-Germain-en-Laye.

³³ Voir A. W. Naue, Die Denkmäler der vorrömischen Metallzeit im Elsass (Strassburg 1905) 396-398, qui reprend l'information donnée par G. Bleicher / F. Faudel (Matériaux, voir n. 32, 276, n° 30). Tous ces auteurs tiennent ce bracelet pour une boucle d'oreille d'époque protohistorique.

³⁴ Bulletin de la Société pour la Conservation des Monuments Historiques d'Alsace 6, 1868, 21 : procès-verbal du 25 avril 1868.

³⁵ A. Cestre, Musée de la ville d'Altkirch (voir note 22) 6.

³⁶ Ils ont rejoint quelques donations faites à la Bibliothèque de Colmar entre 1845 et 1852 (une clef, des monnaies, des tuiles, des poteries ainsi que la découverte d'une tombe en tuiles), signalées par F. X. Kraus, Kunst u. Altertum (voir note 8) 492, ainsi que d'autres dons enregistrés au musée d'Unterlinden (des poteries communes, des sigillées, des fragments d'amphore et une belle tête de sanglier en bronze donnée en 1884) (Registre des dons à la Société Schongauer, Archives municipales de Colmar 2R1, boîte 21). Il faut encore signaler des objets dispersés hors de la région, et connus uniquement par des dessins : une amphore à huile de Bétique d'une collection particulière à Bâle et deux céramiques intactes du musée de Nuremberg : Winkler, Gutmann, Matériaux (n. 32) n° 160, 161, 162b.

³⁷ A. Ringeisen, BSCMHA (voir note 29) 63.

³⁸ A. Cestre, Musée de la ville d'Altkirch (voir note 22) 15.

³⁹ A. Cestre, Musée de la ville d'Altkirch (voir note 22) 19-33.

rons (**fig. couleur 2**). Cette carte est particulièrement intéressante car elle montre l'aspect du cours du Rhin avant sa régularisation ; d'innombrables bras enserraient des îles de taille variable ; les crues faisaient évoluer le paysage et pouvaient être dévastatrices, comme en témoigne la disparition de l'ancien village de Kunheim, ravagé par le fleuve en 1763, qui sera reconstruit ultérieurement sur la première terrasse. Le canal d'alimentation créée en 1868 recoupe d'ailleurs deux de ces îles. Ultérieurement, A. Cestre donne encore d'autres objets au musée de Belfort, dont quatre gros lingots de fer, une meule et de la céramique⁴⁰.

Un manuscrit d'A. Cestre, découvert récemment, offre une seconde carte très intéressante⁴¹. Elle montre aussi l'état du fleuve et de ses îles, avec le niveau d'une inondation particulièrement importante de 1852. Elle indique surtout l'emplacement précis d'un *castrum* au lieu-dit «Edeburg», le long de la route allant de Biesheim à Kunheim (**fig. couleur 3**). Il s'agit d' «un petit poste romain dont les ruines se remarquaient encore en 1876, à l'extrémité nord de la banlieue de Biesheim au lieu-dit Altkirch (...) à l'endroit où au Moyen-Age, s'élevait l'église d'Ædeburg». A. Cestre ajoute encore : «Ici comme en maintes localités, les fondations du *castrum* auront servi à bâtir l'église»⁴². Ainsi, à la fin du 19^e siècle, les épierrements successifs n'avaient pas réussi à faire disparaître totalement les vestiges de la cité antique. Si on résume l'opinion de A. Cestre, Ædenburg est donc considéré à cette époque comme le siège d'un *castellum* situé sur la butte d'Altkirch, sous la protection duquel se trouvaient «de nombreuses et belles villas».

Curieusement, le site tombe ensuite dans l'oubli. Il faut attendre 1960 pour que deux archéologues colmariens, Ch. Bonnet et M. Jehl, qui ont en charge la restructuration des collections archéologiques du musée d'Unterlinden, se penchent sur les publications anciennes. Très vite, ils réalisent l'intérêt du site antique de Biesheim-Kunheim et pratiquent quelques sondages en 1960, 1966 et 1973 ; ils envisagent même un instant d'acquérir le terrain entourant le bunker situé au cœur du site antique.

En 1973, ils sont rejoints par P. Carl et P. Biellmann, lors de la première intervention à l'emplacement d'un mithraeum. Fondateur de la Société d'Archéologie locale, P. Carl poursuivra inlassablement des sondages ponctuels et des prospections de surface jusqu'à son décès en 1995. Il est épaulé par P. Biellmann qui prendra sa suite à la tête de l'association et qui poursuit aujourd'hui encore un programme de prospections systématiques sur le site. Quelques opérations ponctuelles plus importantes ont été menées dans les années 70-80. C'est ainsi qu'entre 1976 et 1982, le Service Régional de l'Archéologie, sous la direction d'E. Kern, fouille le mithraeum et réalise un long transect à travers tout le vicus, entre la première terrasse et le canal d'alimentation ; un peu plus tard, en 1983 et 1987, P. Biellmann dirige deux opérations concernant des zones funéraires à l'Ouest du site et dégage une quarantaine de tombes qui s'échelonnent entre le 1^{er} et le 4^e siècle ap. J.-C.⁴³.

⁴⁰ A. Cestre, Edeburg, ancienne station romaine en aval du Mons-Brisacus sur le Rhin. Bulletin de la Société Belfortaine d'Émulation 4, 1877-1879 (1880), 99-105.

⁴¹ S. Plouin, La forteresse tardive sur une carte inédite d'Antoine Cestre. In : M. Reddé et alii, Oedenburg, une agglomération d'époque romaine sur le Rhin supérieur. Gallia 62, 2005, 268-269.

⁴² A. Cestre, Neuf-Brisach : Histoire et géographie anciennes. Varia, Notice sur Oedeburg (manuscrit conservé à la Bibliothèque municipale de Colmar, non daté, non paginé).

⁴³ Pour une description plus détaillée des découvertes voir M. Zehner, Carte archéologique de la Gaule, le Haut-Rhin (Paris 1998) 110-118.



Fig. 2.3 Génie de bronze (Musée d'Unterlinden, Colmar).

Statuette de génie (fig. 2.3)

H : 8,3 cm

Poids : 151 g

Musée d'Unterlinden, Colmar, inv. Ae 791 (dépôt au musée gallo-romain, Biesheim)

Datation : 1^{er} siècle

Le génie est debout, en très léger appui sur le pied gauche. Il est vêtu d'une tunique et d'une toge dont un pan couvre la tête. Les pieds dépassant à peine la toge, on ne peut distinguer les détails des chaussures. Le bras droit est semi fléchi et tendu vers l'avant. Le bras gauche, fléchi à angle droit, est recouvert par les plis de la toge ; il constitue un élément rapporté qui est fixé à la statuette par un tenon qui s'insère dans le coude. Le génie tient une patère ombiliquée dans la main droite et un coffret à encens (*acerra*) dont le couvercle est levé dans la main gauche. Le visage est traité de manière assez rudimentaire ; le nez est court, la bouche peu marquée et les yeux sont très enfoncés (peut-être incrustés autrefois d'argent ?). Le pan

de la toge recouvrant la tête laisse apparaître une frange courte et plate.

Ce type de statuette, représentant un génie familial, se rapporte au culte domestique ; celui-ci est connu notamment par des laraires peints du 1^{er} siècle découverts à Pompéi. Les statuettes de génie sont très largement répandues dans la partie occidentale de l'Empire romain ; cette vaste dispersion est un obstacle à la localisation éventuelle des ateliers. Pour les génies dont la tête est recouverte par un pan de la toge, trois types ont été définis à partir des attributs portés dans la main gauche : la corne d'abondance pour le premier, le coffret ouvert pour le second, enfin le rouleau de parchemin ou *rotulus* pour le troisième. Si le type 1 apparaît au cours du 1^{er} siècle avant notre ère, les deux autres ne sont pas antérieurs à la période julio-claudienne et restent en usage au moins jusque sous les Flaviens.

Bibliographie : H. Kunckel, Der römische Genius. Mitt. DAI Rom, Ergänzungsheft 20, 1974.